

Tanguy de Wilde d'Estmael

L'écriture et le pouvoir politique

Il n'est pas rare qu'un homme de pouvoir manie la plume pour rendre compte de son action. Jules César en est l'exemple-type avec *La Guerre des Gaules*, rapports au Sénat romain devenus des classiques. D'autres dirigeants entendent revenir sur leur parcours et l'exercice du pouvoir afin de mieux l'expliquer au grand public. Les mémoires des hommes d'État côtoient ici le meilleur, avec le général de Gaulle ou Henry Kissinger par exemple, et l'opportuniste avec des souvenirs plus commerciaux de certains présidents américains. Au sommet de cet aréopage d'hommes politiques devenus de brillants écrivains, on peut placer Winston Churchill, étonnant Prix Nobel de Littérature en 1953, récompensé pour son sens du verbe présent dans ses écrits de jeunesse, ses discours et plus accessoirement dans ses volumineux mémoires.

Récemment, Mark Eyskens, Hervé Hasquin et Étienne Davignon ont publié une réflexion métaphysique, qui des souvenirs d'une vie multiple. Par ailleurs, à l'occasion des cinquante ans de l'élection de Georges Pompidou à la présidence de la république française, est parue une nouvelle édition du court ouvrage de pensée politique rédigé par le futur président juste après les événements de mai 1968. Ces quatre personnages offrent une diversité de propos que seul l'exercice d'un certain pouvoir par leur auteur relie. Ils sont tous les quatre d'un éclectisme

intéressant. Amoureux des lettres, auteur d'une anthologie de la poésie française, un moment banquier comme l'actuel président, Georges Pompidou ne dut qu'à la rencontre avec le général de Gaulle d'être précipité dans la politique, à la fonction de Premier ministre avant la présidence. Professeur d'économie, romancier, aquarelliste à ses heures, lecteur de Proust durant les trop longues séances du Parlement, Mark Eyskens fut surtout ministre des Finances, Premier ministre et ministre des Affaires étrangères. Si Hervé Hasquin fut ministre bruxellois et ministre-président de la Communauté française, il débuta sa carrière comme chercheur en Histoire, gravit quatre à quatre les échelons universitaires pour atteindre le rectorat avant de devenir un très actif secrétaire perpétuel de l'Académie royale. Enfin, Etienne Davignon s'illustra d'abord dans la diplomatie belge comme chef de cabinet des ministres Spaak et Harmel, avant de devenir commissaire européen, notamment en charge des matières industrielles, et d'entamer une troisième vie dans le monde des affaires. Chacun de ces quatre personnages nourrit un rapport singulier à la plume qu'on tentera brièvement de décrypter.

Dans ses *Souvenirs de trois vies*, Davignon n'a à l'égard de l'écriture qu'un rapport distant : il est avant tout un conteur, à l'aise dans l'oralité, un remarquable aède de la geste diplomatique, qu'il élucide avec force anecdotes, drôles ou piquantes. Il faut l'avoir entendu narrer l'aventure que fut l'élaboration de la doctrine Harmel à l'OTAN ou les débuts de la coopération politique, l'ancêtre de l'actuelle politique étrangère et de sécurité commune de l'UE, pour reconnaître dans son livre cette verve que l'absence de son atténue quelque peu. En effet, Davignon a raconté à Maroun Labaki ses trois vies, dans la diplomatie belge, à la Commission européenne et dans le monde des affaires. L'ancien journaliste a mis ce récit en forme sans toutefois adopter le mode de l'entretien. La trame des trois vies est aussi entrecoupée de portraits de personnages croisés par Davignon et qui l'ont parfois inspiré comme exemples à (ne pas) suivre... La première vie est celle du fils de diplomate qui le deviendra aussi. Le jeune Davignon sera d'emblée concerné par la décolonisation précipitée du Congo, une période de profond isolement de la diplomatie belge après l'intervention militaire destinée à sauver les compatriotes pris dans la nasse de la mutinerie de la Force publique. Dans le portrait qu'il brosse de Patrice Lumumba, Davignon indique à la fois son respect pour le jeune leader nationaliste désireux d'amener son pays à l'indépendance et le constat de la totale incapacité du Premier ministre congolais à maîtriser les événements durant les deux mois où il a dirigé le pays, allant d'échec en échec. Par la suite, l'auteur

évoque le fameux discours de Spaak à l'ONU pour défendre l'opération « Dragon rouge » menée par le régiment para-commando pour délivrer les otages de Stanleyville fin 1964. Davignon nous apprend néanmoins qu'il a dû titiller le ministre des Affaires étrangères pour qu'il demeure à New York et prononce son discours. Spaak, en effet, était lassé par les critiques, notamment soviétiques, et plutôt enclin à rentrer à Bruxelles sans rien dire (p. 54).

Devenu directeur général de la Politique, Davignon initie le lecteur à la subtile négociation diplomatique, notamment la technique astucieuse dite de « l'isolement collectif » au sein des Communautés européennes. De manière concertée avec ses pairs, chaque négociateur européen rentre chez lui et déclare : « si je dis non, je serai le seul ». Souvent alors, la décision est adoptée parce que personne ne veut être isolé ou responsable de l'échec d'un texte... (p. 96). Enfin, Davignon explique comment il n'est devenu ni secrétaire général de l'OTAN, ni président de la Commission européenne. Le poste de secrétaire général de l'OTAN est, on le sait, dévolu à un Européen mais l'appui américain est indispensable. Davignon avait à la fin des années septante un soutien de poids, celui de Zbigniew Brzezinski, à l'époque conseiller à la sécurité nationale du président Jimmy Carter. Mais, au même moment, Henri Simonet, le ministre des Affaires étrangères, guignait aussi le poste. Et Davignon d'indiquer : « (...) les choses se sont passées comme elles se passent quand il y a deux candidats d'un même pays : on va chercher ailleurs. » (p. 133). Quant à la présidence de la Commission, dont Davignon était membre depuis huit ans, en 1984, elle lui échappera en raison de la chute impromptue du gouvernement Mauroy en France, remplacé par Fabius. Au sein de la nouvelle équipe, Jacques Delors n'est plus *persona grata* et il devient le candidat idéal pour la présidence de la Commission. La solution Davignon, sur laquelle les Dix étaient sur le point de s'accorder, n'avait donc pas tenu plus de quarante-huit heures. Cet échec précipita Davignon dans le monde des affaires où son capital politique le poursuivit, notamment quand le Premier ministre Verhofstadt lui demanda de s'atteler à la remise sur pied d'une compagnie aérienne nationale qui prendra le nom de *Brussels Airlines*. Plus tôt également, lors de la bataille de la Société générale avec Carlo De Benedetti, l'expérience diplomatique de Davignon fut un atout pour son camp quand celui-ci s'efforçait de réunir le plus d'actions possibles pour être prépondérant lors l'Assemblée générale de l'entreprise. De Benedetti avait voulu charmer Mobutu dont il pensait qu'il détenait 5 % des actions de la Générale. Davignon reçut

alors un coup de fil du maréchal zaïrois qui lui déclara, goguenard : « Tu vas être intéressé, je viens de faire un grand coup, je viens de promettre à De Benedetti de lui vendre des titres que je n'ai pas ! » (p. 164-165).

Ce n'est ni son passage aux Affaires étrangères, ni son parcours politique en général que Mark Eyskens partage dans *La condition humaine en question*?. Celui-ci est né d'une frustration, celle de n'aborder que très rarement dans la vie politique, belge ou internationale, les questions existentielles. L'ancien Premier ministre s'y emploie dans ce livre atypique qui se définit par ce qu'il n'est pas (ni essai, ni roman, ni poème, ni exercice de style) tout en précisant que l'*opus* emprunte en réalité à tous les genres. On est devant une réflexion libre, scandée d'interrogations multiples sur la condition humaine, qu'au soir de sa vie M. Eyskens mène à sa guise. Les thèmes abordés sont divers et traitent des grandes questions philosophiques et sociétales : la vie et la mort, les sciences et la foi, l'économie et la politique, le progrès et les périls humains en balisent le périmètre. Face aux révolutions technologiques, le ministre d'État croit que l'homme peut évoluer sans devenir une créature post-humaine incontrôlée comme la créature de Frankenstein. Il pense simplement que l'homme sera meilleur, jugulera davantage ses finitudes, pour finalement approcher sa part de divinité.

Si comme le pense Jean Cocteau, un bon livre est celui qui sème à foison les points d'interrogations, l'ouvrage de Mark Eyskens est un bon livre, à savourer lentement. Chaque chapitre est un profond questionnement que l'auteur tente de résoudre par son érudition et ses convictions. Citons, par exemple : Qu'est-ce que la vérité ? En savons-nous plus ou moins ? Le monde va-t-il quand même mieux ? Le palimpseste livrera-t-il son mystère ? *Ipsa facto*, le lecteur est renvoyé à ses propres connaissances et croyances et est emporté dans la réflexion ou la méditation de l'auteur. On l'aura compris, l'ouvrage est impossible à synthétiser tant il est dense. Subjectivement, deux chapitres sont ici épinglés. « L'histoire est-elle dirigée par BINC ? », se demande Eyskens. BINC est le nouvel acronyme forgé par l'auteur pour désigner quatre éléments susceptibles d'influencer l'avenir et qu'il convient de maîtriser pour que chacun d'eux concoure au progrès humain. « B » désigne la biotechnologie et la génétique et pose la question de l'allongement de la vie humaine, son sens et son caractère soutenable à terme. « I » pointe l'importance de l'informatique, de la numérisation, de la robotisation et de l'intelligence artificielle. Selon Eyskens, il faudra revoir un jour le système de datation du genre humain : AC et BC signifieront « *After Computer* » et « *Before Computer* », l'ordinateur ayant entraîné

une révolution sociale et professionnelle d'une ampleur inédite amplifiée par le « N ». Cette dernière lettre désigne les nanotechnologies qui permettent de rendre l'usage du « I » plus petit au profit du plus grand nombre. Enfin, le « C » fait référence aux sciences cognitives qui explorent toujours plus loin le mystère du cerveau humain. BINC donne le tournis et mène au désenchantement s'il n'est pas accompagné d'une approche éthique que Mark Eyskens propose sous la forme renouvelée de dix commandements humanistes stimulants (p. 152). On retrouve aussi, adaptées au XXI^e siècle, des préoccupations anciennes du ministre d'État : l'« onitude » ou « onification », autrement dit : « Est-ce que "ON" gouverne ? », ciblant l'éloignement progressif et la dépersonnalisation du pouvoir, sources de désarroi pour le citoyen. Celui-ci se sent perdu dans une vaste technostucture anonyme qui décide et l'administre. Le phénomène était déjà présent au sein d'États à la structure de plus en plus complexe mais atteint désormais l'Union européenne pour faire émerger les populismes de toutes sortes. Comme remèdes, Eyskens propose la pédagogie, l'éthique et la réforme. Il y a lieu d'expliquer ce qu'est ou non un déficit démocratique, de redire les vertus de la démocratie représentative, même au niveau du parlement européen. Aux replis identitaires, il faut répliquer par un engagement éthique qui mette en exergue tout ce qui fonctionne dans l'économie sociale de marché et n'est plus perçu. L'ancien parlementaire est encore plus précis dans le cas belge. Il appuie une solution imaginée dans les cénacles universitaires, l'introduction d'une circonscription fédérale où 15 à 20 % des membres du parlement fédéral seraient élus par l'ensemble du corps électoral belge. Plus original encore, pour réconcilier le scrutin proportionnel et la formation de coalitions échappant la plupart du temps aux électeurs, il imagine un vote à points. Chaque électeur se verrait octroyer dix voix qu'il pourrait répartir sur plusieurs listes. Avec une telle possibilité de panachage, l'électeur aurait davantage l'impression de participer à la formation de coalitions. Ici, comme ailleurs, Eyskens met en pratique ce que pourrait être le « méliorisme », un progrès humain, une amélioration des conditions de vie, ce qui constitue un des fils rouges de son dernier ouvrage.

Du livre autobiographique *Les « bleus » de la mémoire* de Hervé Hasquin, on retiendra surtout les pages relatant son expérience ministérielle. Mais tout futur gestionnaire d'une université complète pourra tirer parti des propos tenus par l'auteur concernant la direction qu'il assumait de l'université libre de Bruxelles. Sardonique, l'académique résume assez bien la diversité du monde professoral et scientifique :

« Mélange de génies, de virtuoses, de consciencieux sans panache, d'originaux indomptables. Il constitue en soi une mosaïque fascinante à gérer avec doigté. Une extraordinaire "ménagerie" où les dinosaures côtoient les pur-sang » (p. 127). Hasquin plonge ensuite de plain-pied dans l'arène exécutive de 1995 à 2004, au gouvernement bruxellois d'abord, à la présidence de la Communauté française qu'il s'évertuera à rebaptiser Wallonie-Bruxelles, par la suite. Cette période révèle un libéral intègre, défenseur des francophones, ouvert à la diversité féminine et allochtone sur les listes électorales mais assez marqué par les jeux politiques au sein du PRL, puis du MR et, partant, ouvertement critique à l'égard de certains poids lourds de son parti ou de leurs agissements. Hasquin n'a guère de considération pour Antoine Duquesne, jugé mou et inconsistant, ni pour l'amateurisme de Daniel Ducarme, négligeant de remplir à plusieurs reprises sa déclaration fiscale. L'ancien recteur n'est pas plus tendre avec Louis Michel dont il perçoit la mutation après la mort de Jean Gol. Débarrassé de l'ombre tutélaire d'un président intellectuel, Louis Michel devenait, selon l'auteur, un « chef de tribu, un grand chef africain blanc, avec lunettes », « madré et plein d'entregent » (p. 258) dans le maquis de la politique belge et aux tendances dictatoriales à l'intérieur du parti, surnommé « Kabilou » par comparaison cruelle avec Laurent-Désiré Kabila. Et le succès libéral aux élections de juin 1999 allait encore donner plus d'épaisseur au futur ministre des Affaires étrangères. Paradoxalement, cette victoire des libéraux, qui allait propulser Hasquin à la tête de la communauté française, ouvrit pour ce dernier une période de doutes. Intellectuel, individualiste, il aura du mal à s'accoutumer aux mœurs et à la discipline d'un parti au pouvoir à tous les niveaux. Le ministre-président songea à démissionner en 2002 et vécut avec soulagement la trahison de Di Rupo en 2004 qui rejeta les libéraux dans l'opposition et mit fin à son expérience ministérielle. Durant cette période, il subit « l'amitié virile » de ses pairs et eut d'homériques prises de bec avec Louis Michel et Daniel Ducarme. Hasquin fut heurté par ce climat de clans et de fuites parfois savamment organisées en direction de la presse pour savonner certaines planches où il évoluait. Et ce n'est finalement que pour ne pas désespérer un imaginaire Billancourt libéral qu'il ne démissionna pas avec fracas. Cette indépendance d'esprit s'exercera aussi à l'encontre du Premier ministre Verhofstadt quand celui-ci voulut s'emparer du Palais des Académies et en expulser les sociétés savantes. Hasquin n'hésita pas à monter au créneau avec M. Eyskens pour défendre l'Académie royale dont il devint par la suite secrétaire perpétuel.

Le livre de Hervé Hasquin est écrit dans un style direct et alerte, avec beaucoup de points d'exclamations. De courts dialogues sont reconstruits et ne manqueront pas de susciter quelques émois dans le landerneau libéral. Le récit est haletant mais un brin précipité parfois, ce qui fait commettre quelques erreurs comme celle d'estropier l'identité du député FDF, à l'époque, Georges Clerfayt en « Guillaume Clerfays » (p. 209) ou de dater la mort de Franco le 20 novembre 1977 alors qu'elle était intervenu deux ans plus tôt, en 1975 (p. 71).

Le nœud gordien est un pensum inachevé rédigé par Georges Pompidou dans la foulée des événements de mai 1968 après son départ de Matignon. La rédaction en sera interrompue au printemps 1969 après l'effacement du général de Gaulle qui lancera Pompidou dans l'élection présidentielle. L'ouvrage du natif de Montboudif s'ouvre par une réflexion sur les événements de mai avant de s'aventurer dans la pensée politique plus générale, sur la France, ses institutions, le marxisme déclinant, les politiques économiques et sociales, la modernité à assumer. L'agréé de lettres n'a pas perdu la main : l'écriture est ciselée, le trait parfois acéré et la forme d'une pure clarté.

En assumant la fonction de Premier ministre dans l'œil du cyclone estudiantin, le futur président avait marqué les esprits par sa lucidité perçante sur l'exacte nature du mouvement et une ferme maîtrise des forces de l'ordre pour éviter le bain de sang. *In fine*, par les accords de Grenelle, il parvint à apaiser la classe ouvrière entraînée dans la grève sans avoir elle-même provoqué le tumulte. Pompidou détaille dans son livre les diverses séquences du mois de tous les dangers. Tout part de Nanterre et d'étudiants en sociologie, « science balbutiante » que l'auteur ne porte pas dans son cœur. À ses yeux, cette discipline ne chercherait son autorité et son prestige que « dans un jargon spécifique, inaccessible au profane » pour critiquer une société où de fait elle n'aurait « aucune utilité clairement définie » (p. 27-28). Après l'étincelle, ce sera l'embrasement dans une grande « fête » assez destructrice où les rues comme les conventions et les tabous volèrent en éclats. La parole se libérait, disait-on, mais dans un pays où elle était déjà libre. Pourquoi dès lors s'encanailler et détruire ? Comment sortir de l'action violente ? Certains étudiants se sont tournés vers la classe ouvrière mais ils ont été accueillis avec des sarcasmes comme des bourgeois profiteurs en mal de frissons. L'occasion fit cependant le larron et la grève générale apparut. Elle ne fut, selon l'auteur, « qu'un corollaire de la révolte des jeunes ou de la manœuvre politique, elle ne fut pas le maelström social qui aurait exprimé la révolte ouvrière et prit un sens et une portée tout autres »

(p. 39). On put donner satisfaction aux prolétaires, la situation n'était pas révolutionnaire, d'autant que la province ne suivait pas Paris. Et Pompidou de conclure, visionnaire : « L'avenir français ne sera pas aux Soviétiques, à condition que la prospérité économique permette l'amélioration continue du niveau de vie ouvrier, (...) » (p. 40).

Au-delà de l'épisode de mai, Pompidou prend de la distance pour réfléchir à l'art difficile de gouverner. Il pointe d'emblée l'enjeu : « Gouverner, c'est contraindre » (p. 55). En effet, c'est faire appliquer des règles, gérer des conduites collectives, lever l'impôt, ... il y a lieu de vaincre une hostilité naturelle des Français à cet égard : « Peuple en apparence ingouvernable donc, et qui n'a cessé depuis deux cent ans de maudire ses dirigeants, avant de les renverser, (...) » (p. 57). À chaque crise, les institutions sont remises en cause. Faut-il dès lors aller vers un régime davantage présidentiel comme aux États-Unis, sans le fusible du Premier ministre ? Pompidou pèse le pour et le contre avant de conclure sur les vertus de la Cinquième république semi-présidentielle : « En somme, notre système, précisément parce qu'il est bâtard, est peut-être plus souple qu'un système logique : les "corniauds" sont souvent plus intelligents que les chiens de pure race ! » (p. 63). Trancher le nœud gordien, après l'ébranlement des valeurs opéré par mai 1968, c'est, selon Pompidou, renouveler la vitalité démocratique, réinsuffler de l'espérance et de la solidarité pour écarter le spectre du vide comblé par la tentation totalitaire.

Les autres parties de l'ouvrage sont plus programmatiques et donnent l'occasion à Pompidou de défendre un bilan, d'esquisser des perspectives ou de ferrailler à distance avec ses adversaires politico-idéologiques. Ce qui frappe, c'est l'absence de préoccupations à l'égard du chômage, quasi inexistant à l'époque. Les réflexions socio-économiques s'orientent bien sûr vers l'amélioration des conditions de vie des classes les plus défavorisées mais également vers la définition d'une politique de loisirs, sportifs ou culturels, pour donner de la consistance aux congés payés. Heureuses Trente glorieuses...

Mark Eyskens, *La condition humaine en question ?*, Absolutebooks, 2019.

Hervé Hasquin, *Les « bleus » de la mémoire*, Absolutebooks, 2019.

Étienne Davignon, *Souvenirs de trois vies*, Racine, 2019.

Georges Pompidou, *Le nœud gordien*, Perrin, 2019.